

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 4

Artikel: Le "ressat"
Autor: Mc.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223070>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNEABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les personnes qui ont reçu LE CONTEUR depuis quelques semaines, à l'essai, que nous prendrons l'abonnement en remboursement pour le 30 janvier.

24 JANVIER 1798

Mes amis, ce jour de fête
Est un jour cher au Vaudois ;
Ce jour où la grosse bête
Regagna l'autre bernois ;
Jour à jamais mémorable
Eclairé d'un ciel plus beau.
O liberté délectable
Tu rejoignis nos coteaux
Pour vivre au Canton de Vaud.

L'an dernier j'en vis encore
Par un tour des plus malins ;
Il crut voir le jour éclore
Qui dîmerait notre vin ;
Mais hélas, mon pauvre sire,
Tu peux vendre tes tonneaux,
Car, j'ose te le prédire,
Au lieu de vin de Lavaux,
Tu ne boiras que de l'eau !

Mon ami, tu n'es pas sage ;
Tu ne peux nous gouverner,
Tu conduis mal ton ménage
Où tu te fais détester.
Tu as bien assez à faire
Pour contenir tes Bernois
Car si on les laissait faire
Et qu'on leur donnât le choix
Ils se feraient tous Vaudois.

Le nom de l'auteur me manque ; mais il me paraît intéressant de cueillir cette chanson dans un très vieux fascicule de « Chansons vaudoises ». Le texte lui-même date approximativement du moment où elle fut composée ; il nous montre en même temps qu'il est bien ancien l'humour vaudois.

Jacques Desbiolles.



PE LA POUSTA AO BOUNAN

L'e su que lâi a dâo mondo pè la pousta,
quand sè vint lo bounan. Seimblie què
lè dzein l'ant pouâire de passâ po moo.
L'écrivant, l'écrivant, l'écrivant qu'on sâ pas por-
que. Ie bétant dein lè poche (enveloppe) onna
petite carta, iô lâi a rein que on nom:

Pierro Tatipotse

à la RESSE

et pu l'e tot. Vo z'einfoûyant cein et pu coudhî dèvenâ que cein vâo à dere. L'e pî po vo dere qu'on n'e pas moo ! Que, se vo fédé boutserî, foû-
drâ pas no z'abollîa ! Que noutron valet n'e pas
oncora maryâ ! Que, se dâi iâdzo, lâi a onna
plièce de conseli on se recoumande ! Qu'on è on
fin coo et que por que que sâi on è on bocon

que ! que s'agit pas de preindre quaucon d'autro
du qu'on vit adî ! Et pu cosse, et pu cein, et tot
cein que vo voudrâ.

Faut pas être ébahia dinse que lè pousse vi-
gnant trâo petite à bounan avoué tote clliâo re-
tâties de lettre que voliant pas dere pipette. L'e
po cein que faut que prégant dâi commi que lâi
dyan sue-numéraire.

Mâ, lè lettre, lè quasu rein, faut vère lè pa-
quiet.

Lè paquiet l'e omète oquie. L'e du, à bin teind-
dro, gos à bin petit, carâ à bin bélong, dzauno
à bin gris. Vo dio que l'e oquie et que faut bin
dâi sue-numéraire po l'e reçâidre.

Ein a de clliâo dzouveno commi que l'ant ètâ
fé po eimbétâ lè dzein, quemet clli que yo vu
contâ, et, se dâi iâdzo sant bin rebriquâ l'e bin
lâi dan.

Ao derrâi bounan, per tsi no, lâi avâi ion de
cliâo pitchon que remaufâve ti cliâo que l'arre-
vâvant avoué diâ paquiet. Lo papâ n'allâve
pas ! que desâi à ion. — Faillâi pas fêre dâi niâo
à la feçalla ! so desâi-te à on autre. — Et pu eim-
pêdzolâ l'adresse on bocon mî ! que fasâi à on
traisimo. — L'avant ti lâo chapitre et nion
n'ousâve lâi dere pî tsaravoûta.

L'êtâi lo tor d'onna bouna vîlhie que l'avâi
dza vu bin quelque bounan. Petite, bassette, 'na
crêpene à la tita, on fanchon pè l'e orolhie,
avoué sè z'haillon dâi z'autro iâdzo, seimblîâve
quie tant sè générâ que lo commi s'e peinsâ :

— Atteinds-tê vâi ! Ein vaitc iena que vu fêre
rire lè dzein. Et lâi fâ dinse:

— Clli paquiet n'e pas à l'ordonnance !

La vîlhie desâi rein.

— On pâo pas lière bin adrâi à cô lo faut ein-
vouyî ! que dit oncora.

La vîlhie l'êtâi mouetta.

— La feçalla l'e trâo petite ! que fâ oncora
stisse.

La vîlhie restâve quemet on èstatue.

— Fallâi eintortolhî avoué dâo papâ dzauno
et na pas dâo blliane.

Pas on mot, rein, quemet se dèvesâve à onna
tchîvra.

Et po la mourgâ, lo sue-numéraire lâi fâ :

— On vâi prâo que l'e onna fenna que l'a fê
elli paquiet !

Stî coup, la vîlhie sè redresse et répond :

— Vo asebin, on vâi prâo que l'e onna fenna
que yo z'a fê !

L'e dzein l'ant risu, mâ pas de la vîlhie.

Marc à Louis.

Faut pas confondre. — Ah ! j'en ai roulé des gens
dans ma vie !

— Vous êtes un malin.

— Moi ... je suis chauffeur d'auto.

LA PHOTOGRAPHIE

Te photographe est là, affublé de son
voile de lustrine noire, déplaçant d'un
air important le triple compas de son
appareil.

Mes gosses sont alignés sur la mince bande
d'ombre que fait le mur de la cour. Dans un
angle, drapée d'un vague tapis, une table les
attend en guise de sellette.

Un à un, je les hisse, je les campe sur la table.
La fantaisie artistique du photographe leur im-
pose un cerceau entre les mains, un grand cer-

ceau qu'ils tiennent bêtement en retroussant avec
le bout de leurs chaussures.

Pour qu'ils soient beaux, je fais bouffer leurs
sarreux, je rajuste des cravates et je hasarde un
doigt léger sur les cheveux en broussaille.

D'ailleurs, tout cela va très vite, car le photo-
graphe est pressé maintenant, lui, qui nous a fait
attendre une heure l'installation de sa boîte et
de son voile noir.

J'essaie de faire prendre patience à mes gosses
qui piétinent dans la chaleur et la poussière :

— Ça va être fini, encore un peu de sagesse.
C'est votre maman qui sera contente. Elle met-
tra votre portrait chez elle, sur la cheminée, dans
un cadre.

Plus que dix, plus que cinq, plus que deux.
Tiens, où est Leclerc ? Je l'ai vu là, il y a un instant.
Par où a-t-il pu passer ? Pas de chance !
c'est le plus gentil de tous avec ses bonnes joues
rondes et ses cheveux frisés.

J'expédie deux ou trois émissaires dans la di-
rection des cachettes les plus propices. Et Valpy
revient bientôt, triomphant, traînant Leclerc qui
sangloté.

— Y s'avait caché. Y veut pas qu'on le pho-
tographie.

Je congédie le zélé Valpy et j'interroge le pe-
tit.

— Non, j'veux pas mourir, j'veux pas être sur
la cheminée.

Je comprends de moins en moins. Mais, comme
Leclerc a trop de chagrin, je m'agenouille
près de lui et, le visage contre ma joue qu'il
mouille de ses larmes, il précise la crainte qui
vient de l'envahir :

— Sur la cheminée, chez nous, il y a mon pa-
pa qu'est mort, dans un cadre, et pis ma petite
sœur qu'est morte, et pis mon grand'père qu'est
mort aussi. Moi j'veux pas être sur la cheminée,
j'veux pas mourir, j'veux rester toujours avec
maman.

J. D.

LE « RESSAT »

DEPUIS que, dans le vignoble, les an-
nées maigres sont devenues plus nom-
breuses que les années grasses, les « res-
sats » se font plus rares et moins copieux. Vous
savez ce que c'est que le « ressat » : un repas que,
vendanges achevées, le propriétaire offre à ses
vignerons, à ses vendangeurs, à tous ceux qui
travailleront à ses vignes. Les étymologistes er-
goteront, des volumes durant, sur l'origine de ce
mot. Peut-être vient-il tout simplement de l'al-
lemand *satt* — repu — que les Bernois impor-
tèrent chez nous et dont, à propos de mangeailles
et de beuveries un peu gargarques, on fit *ressat* — plus que repu —. Oh ! n'allez pas
ouvrir à ce propos une polémique dans le *Con-
teur*. A l'avance, je déclare ne rien vouloir ré-
pondre à mes contradicteurs et me considérer
comme vainqueur au préalable. C'est la mode,
aujourd'hui, en politique. Et puis, après tout, le
mot importe peu, c'est de la chose que je veux
deviser un brin.

Lorsque, pendant une quinzaine, on avait
cueilli le raisin, échine courbée vers la terre,
sous le soleil encore chaud de l'automne, ou les
pieds dans la terre humide et les doigts gelés par
les feuilles mouillées de pluie ; lorsque, pendant
une quinzaine, les brantards avaient monté et
descendu le coteau, presque sans interruption,

la brante pleine au dos, du matin au soir ; lorsque les nuits au pressoir avaient été laborieuses, un joyeux festin, simple mais abondant et bien arrosé, n'était mal venu par personne. D'autant que les repas à la vigne ne sont jamais compliqués. Il fut un temps où, dans le grand district, le dîner se composait de soupe aux raves avec du pain et du fromage. Un bon coup au baril, là-dessus, et tout était dit. On se rattrapait le soir à souper. Le lard ne manquait pas, le saucisson non plus, et l'appétit encore moins.

Mais, tout cela, n'approchait que de très loin le «ressat» final, surtout chez les gros propriétaires qui tenaient à honneur de ne se point laisser surpasser par leurs pairs. Oh ! il n'y avait ni perdreaux ni faisans, pas même une hure de sanglier, mais des mets simples et copieux : le bouillon bien assaisonné, bien parfumé d'un bouquet d'herbes odorantes. Le bouilli cuit à point, «plutôt trop que pas assez», disait ma tante Isabelle, parce que les vieilles gens n'ont pas des dents d'acier». Et le jambon fumé, à la belle chair carminée que collerette le lard blanc comme neige, et les choux appétissants, et les pommes de terre farineuses, tout cela comme entrée arrosé de bon vieux bien doré, pétillant, joli. Puis, c'était le rôti de veau — combien de bonnes gens n'en mangeaient que ce jour-là et dédaignaient bouilli et jambon pour se régaler avec abondance ! — la salade... Ah ! le fameux repas, dans la cour de la maison si le temps permettait une tiède et bonne soirée, ou dans la maison même, dans les chambres du bas où les tables s'alignaient à la queue leu leu pour la circonstance. Et quelle joie ! Un beau ressat clôturait évidemment une belle vendange, c'est-à-dire une riche récolte, superbe en qualité et en quantité. Le maître, satisfait, mettait lui-même son monde à l'aise et en gaieté. Parfois, une distribution de cadeaux réjouissait les vieux. C'était un fossé à celui-ci, un beau sécateur à celui-là, une pelle carrée, que sais-je ? un instrument aratoire quelconque dont le gratifié s'enorgueillissait comme d'une médaille à la guerre.

Eh ! n'avait-il pas lutté, lui aussi, sinon contre les hommes du moins, fort souvent contre la nature, contre les maladies de la vigne, contre les vers, contre la pourriture... Il avait sulfaté et resulté, il avait surveillé feuilles et sarments, guettant le champignon ou la larve mauvaise. Véritables combats diurnes et nocturnes livrés à un ennemi, trop souvent invincible. Que de nuits passées dans l'anxiété, dans la crainte de la grêle ou du gel. Que de regards au ciel pour surprendre le nuage menaçant où la lune glaciale ! Oui, oui, il avait lutté et la récompense prenait bien la tournure d'un honneur militaire.

C'est entre le rôti et le dessert que le maître distribuait ces primes, après un petit discours pas trop long mais bien dit. Les bravos ne manquaient pas. Et la digestion commençait dans la joie.

Pour un beau ressat, c'est un beau ressat, affirmait tante Jeannette Pousaz en mettant cinq morceaux de sucre dans une abondante tasse de café noir. De ma vie je n'ai tant mangé.

Et elle contemplait d'un œil bienveillant la table sur laquelle quelques bouteilles encore pleines et nombre de verres attestait la générosité du maître et le soin qu'il avait pris de ses vendangeurs et de ses vendangeuses. Des piles de bracelets et de merveilles remplaçaient maintenant le jambon, les choux, le rôti et la salade. Femmes et filles s'attardaient à ces friandises, faisant trempe dans le verre ou la tasse et suçotant avec de petites mines gourmandes. Les hommes se retiraient peu à peu. Quelques-uns allaient fumer leur pipe devant la maison. D'autres avaient suivi le patron à la cave. De gros rires montaient du sous-sol et aussi les couplets d'une bien vieille chanson :

*Jeune soldat revenant de la guerre,
Hourra !
Un pied chaussé et l'autre nu,
— Pauvre soldat, d'où reviens-tu ?
Hourra ! Hourra ! Hourra !*

Bonne année, beau ressat, disait l'oncle Abram Peter pour répondre sagement à tante Jeannette.

— Et du raisin doux comme le miel, enrichit la tripière Tauxe, qui, ayant officié dans toutes les maisons du village, assistait, de tradition, à toutes les réjouissances.

Maintenant, autour de la grande table, ne restent plus que de vieilles gens aimant à se remémorer le temps d'autrefois, et de très jeunes aimant à apprendre ces choses. On parle, naturellement, de vendanges passées, de belles récoltes, de fines gouttes dont la réputation se maintenait sans peine, étayée par quelques milliers de bouteilles dispersées dans les «bibliothèques» en renom. On parle des vignerons disparus, de l'oncle Voutaz, de l'asseur Crauzaz dont le parquet d'Essert passait pour le meilleur du district, du régent Colomb qui régissait les vignes de feu le colonel Veillon, du syndic Greylot, mort depuis longtemps, mais dont le souvenir est présent encore et qui reconnaissait un crû — voire un «parchet» — rien qu'à l'arôme. Ainsi on réveille les morts, dont l'image évoquée vient s'asseoir à la table des vieux qui servent d'intermédiaire entre les vignerons de demain et les vignerons de jadis.

— Pour un beau ressat, c'est un beau ressat, répète encore tante Jeannette que le sommeil commence de bercer et donde sur sa chaise.

Mc. C.

NOM FATAL

On montre à la bibliothèque de Florence des cahiers d'études rédigés par Bonaparte, alors qu'il était élève à l'école de Brienne. Ils ont été achetés par la ville à la vente Hamilton. Or, on peut lire, dans l'un de ces cahiers — un cahier de géographie — à la dernière page, à la dernière ligne, cette dernière note soulignée : *Sainte-Hélène, perte île anglaise.*

Xem.

Un flemmard malin. — Depuis huit ans, Monsieur Zizi a fait le désespoir de sa famille par ses insuccès aux examens de droit.

— Enfin, lui demande son père, à quelle époque espères-tu être reçu ?

— Quand mes camarades de la faculté seront devenus examinateurs !

— Ah, voilà ! — Et qu'est-ce qu'il t'a dit de tes mauvaises notes, ton papa ?

— Il a secoué la tête.

— Comment ? rien d'autre ? Il a seulement secoué la tête ?

— Oui, mais... la mienne !

UN BAIN DE SIÈGE

Un matin de février 1929, alors que dans certaines maisons les robinets à eau ne fonctionnaient plus à cause du gel, Salomé Bobinette, en revenant de la fontaine publique avec un seau rempli, aperçut le propriétaire de la maison attenante à la sienne, un M. Jambonnet, aux apparences d'un tonneau, assis sur le pavé de la rue et lui faisait signe de la main. Ne sachant trop ce que cette mimique pouvait bien signifier, Salomé s'approcha et interpella François Jambonnet en ces termes :

— Eh bien, que vous a-t-il pris de vous asseoir comme ça par terre, un jour de cramine pareille ? Ce n'est pourtant pas dans vos habitudes de jouer au Bouddha sur les places publiques !

— Vous êtes bonne, dame Salomé, de vous figurer que je suis en train de me geler pour mon plaisir et pour le salut de mon prochain. J'ai glissé sur un peu de glace tout à l'heure et par bonheur je suis tombé sur la partie la plus rembourrée du corps. Bien que je ne crois pas avoir de lésion, je suis absolument incapable de me relever sans l'aide d'une bonne âme. Voulez-vous me tendre la main pour que je tente de me remettre sur pied ?

Salomé, émue de compassion, posa son seau et chercha un point d'appui, car M. Jambonnet, un homme dans la soixantaine, pesait bien 120 kg. et elle-même, quoique un peu moins lourde et presque aussi âgée, ne disposait que d'une paire de jambes chancelantes. Malheureusement, aucune colonne de réverbère et aucun passant ne se trouvaient à proximité. Il fallut donc entreprendre le sauvetage sans autre ressource que ses propres forces.

Salomé écarta fortement les pieds et inclina le buste dans la direction opposée à M. Jambonnet,

afin de consolider sa position dans la mesure du possible. Puis, elle essaya de tirer le monsieur par la main. Un premier effort trop timide étant resté infructueux, elle redoubla de courage, mais, ô malheur ! la pauvre glissa à son tour et, en tombant, entraîna le seau qui culbuta avec fracas. M. Jambonnet occupant le fond d'une déclivité du terrain en forme de cuvette, l'eau coula de son côté et l'entoura bientôt complètement, faisant de lui une île au milieu d'un petit lac. Devant l'inondation, il souleva les jambes, mais ce fut tout ce qu'il put faire, car il comprit prestement qu'il était condamné à prendre un bain de siège en plein air par une température de 2° au-dessous de zéro. Cette situation manquant évidemment de charme, il avisé à y remédier. Mais, comment faire ? Après sa bruyante chute, dame Salomé, au lieu de se relever en se frottant les membres, était restée étendue à terre dans un état de parfaite immobilité. Son compagnon de malheur l'appela sur tous les tons, sans arriver à lui rendre le mouvement et la parole. De guerre lasse et surtout parce que la figure de Mme Bobinette prenait une couleur cadavérique, Jambonnet, pour attirer l'attention des habitants des maisons bordant la rue, se mit à hurler aussi fort qu'il put, car toutes les fenêtres étaient hermétiquement fermées à cause du grand froid. A l'entendre, on eût dit un lion qui rugissait de douleur. Un, deux, trois hommes, ainsi qu'une demi-douzaine de femmes mirent enfin la tête à la fenêtre pour voir ce qui se passait. En apercevant ce corps étendu et cet homme gesticulant dans une position étrange au milieu de la rue, hommes et femmes crurent à un grave accident d'automobile et se mirent à dégringoler leurs escaliers tout en alarmant le quartier. De partout, on accourut sur les lieux. Epoumonné, Jambonnet expliqua tant bien que mal l'enchaînement tragique des événements, en demandant fort chevaleresquement que l'on s'occupât tout d'abord de Mme Bobinette dont l'état l'inquiétait si fort qu'il en oubliait sa propre situation. Heureusement, la bonne dame, qui n'était qu'évanouie, revint à elle alors qu'on tentait de la transporter dans son appartement. En tombant, elle avait heurté du coude un coin du seau et les vibrations douloureuses du «petit juif» qui en étaient résultées lui avaient totalement brouillé les sens.

Une fois tranquillisé sur l'état de dame Salomé, on songea à s'occuper de M. Jambonnet presque inabordable à cause du verglas qui l'entourait. On alla requérir deux planches que l'on plaça l'une à sa gauche et l'autre à sa droite, afin de pouvoir lever ce gros poids sans y risquer sa vie. Mais, quand deux forts gaillards l'emportèrent chacun sous un bras pour le soulever, on constata qu'il était fortement pris dans la glace. La froidure sibérienne de ce matin-là avait refoulé la température du corps de telle façon que le fond du pantalon se trouvait solidement attaché à la glace. Une femme voulut courir chez elle pour faire bouillir de l'eau, mais Jambonnet, craignant d'être échaudé après avoir goûté d'un bain de glace, s'impatienta et déclara à l'assistance impuissante qu'il allait tout simplement se sortir de son pantalon comme un serpent se défaît, quand il mue, de son enveloppe extérieure. Courir chez lui en caleçon ne serait pas non plus une entreprise trop téméraire puisqu'il demeurait seulement à deux cents mètres de là. Sur ces paroles, les femmes, par pudeur, se retirèrent quelque peu et l'on vit peu après M. François Jambonnet, sans pantalon et portant ses souliers à la main, courir, comme un tonneau qui roule, le long de la rue. Les spectateurs, revenus de leur émoi, se tinrent les côtes et restèrent sur place, en proie au délire du rire, aussi longtemps que le froid intense le permit.

Maintenant encore, chaque fois qu'avec les yeux intérieurs ils voient cette grosse boule déambuler précipitamment dans son costume bizarre, ils pleurent à force de rire.

Aimé Schabzigre.

Amour filial. — Qu'est-ce que nous donnerons à maman pour sa fête ? une jolie robe ?

— Oh non... une robe, cela s'usera... il vaut mieux lui donner un huileur en argent. C'est gentil, et puis nous le retrouverons toujours !